Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste ... 1.00

12eme. ANNEE No 185 OTTAWA, MARDI 8 SEPTEMBRE 1891 LE NUMERO 2 CENTS

LA COUR DE NAPOLEON III

CHAPITRE III

LES ARTISTES ET LA COUR

Ceux qui pensent qu'un gouvernement, quel qu'il soit, exerce une influence bonne ou mauvaise, sur le développement des arts, sur le génie même des peintres, des sculpteurs, des musiciens ou des lettrés, éprouveraient une singulière surprise, dans l'observation des rapports qui existèrent, sous le second Empire, entre la Cour et les artistes.

Ainsi que je l'ai dit précédemment, il n'y eut, à la Cour de Napoléon III, que peu d'enthousiasme artistique parmi les femmes — exception faite de Mmes la princesse Mathilde et la comtesse de Beaumont — et cet enthousiasme fut absolument nul parmi les hommes.

Il se leva, cependant, sous le second Empire, des artistes, des littérateurs, des musiciens—et non des plus petits. Mais peu d'encouragements leur furent donnés en dehors des invitations aux Tuileries, à Compiègne, à Fontainebleau, à Saint Cloud, et ce manque de sollicitude en faveur d'une classe de gens intelligents, porteurs d'une chimère peut être, mais aussi d'un idéal, m'amène à conclure que si des artistes nous sont nés sous le second Empire, ces artistes eussent tout autant affirmé leur talent dans l'absence d'une Cour—de cette Cour des Tuileries surtout, qui eut sans doute, à certaines heures, la curiosité de voir comment ils mangeaient, buvaient ou parlaient, mais qui n'eut, en aucun temps, le souci de leur grandeur, de leurs peines, de leurs joies.

Un homme, plus particulièrement, à la Cour des Tuileries, s'intéressa aux artistes, à leur vie et à leur avenir. Cet homme fut M. le comte Walewski. Mais, à une époque où l'on s'occupait beaucoup plus, dans les sphères officielles et mondaines, du bien être et del'intimité des danseuses que d'assurer la gloire d'un peintre ou d'un écrivain, le rôle de M. le comte Walewski ne pouvait être qu'effacé, et il le fut. M. le comte Walewski, M. le comte de Nieuwerkerke et quelques autres hommes respectueux du passé artistique de la France, désireux de provoquer une éclosion d'œuvres nouvelles, tentèrent, avec persévérance, de rendre à l'art la place à laquelle il avait droit; mais leurs efforts furent contrariés; si le public battit des mains, quelquefois, devant quelque toile ou quelque livre, il fut libre dans son applaudissement et la Cour demeura étrangère à l'expression de son respect ou de son admiration.

L'Empereur, instinctivement, n'aimait point les arts. Tout en lui l'éloignait de ce que l'on considérait, alors, comme une futilité, comme un accroissement ou une révélation inutile, dangereuse même, d'intelligence. Cependant il serait injuste de dire que Napoléon III, obéissant à ses sentiments personnels, fut hostile aux artistes. Chaque fois qu'il trouva l'occasion de leur venir en aide, de leur exprimer une satisfaction, un encouragement, il ne se déroba point à son devoir de souverain. Il serait injuste, également, de reprocher trop à l'Empereur son indifférence en matière d'art. Cet homme vécut et régna dans une époque de transition, de transformation, pleine des problèmes sociaux, des tourments de la politique, et son esprit, peu préparé aux choses contemplatives d'un idéal de paix, dédaigna inconsciemment ces choses et se laissa emporter vers des spéculations plus abstraites.

L'impératrice Eugénie eut, plus que son mari, l'amour sincère de l'art. Si elle manqua, souvent, de l'acquis nécessaire dans l'expression de ses choix artistiques, dans l'examen des hommes que ces choix indiquaient, elle créa, à la Cour, la mode d'aimer les beaux livres et les beaux tableaux, et quoique cette fantaisie fût trop superficielle pour aider à la naissance ou à la recherche de talents nouveaux, il serait vain de dire qu'elle fût tout à fait stérile. Jules Sandeau, Octave Feuillet, Emile Augier, même, n'écrivirent ils et ne pensèrent ils point un peu pour elle ? Cabanel, Hébert, Flandin ne furent ils pas amoureux de sa beauté ?

L'Impératrice, on l'a vu dans un précédent chapitre, s'essayait à peindre et à dessiner. Mais aux Tuileries, nulle installation favorable n'existait pour ce genre d'occupation. Cette incommodité l'obligeait, lorsqu'un peintre faisait son portrait, à se rendre chez l'artiste, et comme, un jour, elle se plaignait d'aller chez Wintheralter, comprenant d'ailleurs que ce maître ne pouvait venir au château avec son chevalet et ses pinceaux, elle déclara qu'elle voulait qu'on lui construisit un atelier.

A peine eût elle formulé ce désir, qu'elle se disposa à le faire réalité. Mais il n'était point aisé, aux Tuileries, de bâtir un atelier sans risquer de déparer l'ensemble de l'architecture du palais. Cependant, conseillée par l'un des officiers de la maison, elle se mit à la recherche d'un emplacement favorable.

Ayant décidé, bientôt, qu'on supprimerait, pour la constrution de l'atelier, les logements de deux femmes de chambre, situés tout en haut, dans les combles, elle exigea de visiter le lieu désigné. Elle monta donc, et lorsqu'elle fut arrivée aux appartements en question, non contente de son examen, elle enjamba l'une des fenêtres et se mit, imprudemment, à parcourir la toiture, en suivant la gouttière, assez large, il est vrai, qui longeait le côté gauche du pavillon de l'Horloge, et cela, au grand effroi de ceux qui l'accompagnaient et qui, soumis à son audace capricieuse, ne purent que la suivre et l'imiter.

Des ordres furent donnés à M. Lefuel, et quelques jours après cette scène, au sujet de laquelle l'Empereur gourmanda sa compagne, l'atelier de l'Impératrice, aménagé avec un luxe inouï, ouvrait ses portes aux visiteurs.

On dévalisa le mobilier de la couronne pour cet aménagement ; mais non satisfaite des tapisseries et des meubles officiels qui lui avaient été offerts, l'Impératrice orna son atelier d'étoffes et d'objets précieux, qui lui étaient personnels.

—C'était un fouillis étrange, me disait un familier des Tuileries, et à ma première apparition dans l'atelier de l'Impératrice, je le trouvai tellement meublé et encombré qu'il me sembla impossible d'y placer un chevalet ou un modèle.

Cet atelier, ne fut pas seulement, toutefois, un agrément pour l'Impératrice. Il fut réellement utile aux artistes qui s'y rendaient, soit pour montrer leurs œuvres, soit pour peindre le souverain et la souveraine. Il fut inauguré par Wintheralter qui y fit le portrait du Prince impérial.

Flandrin, également, y portraitura l'Empereur. Son œuvre, cependant, si admirée et si digne d'admiration, si vraie surtout, n'eut pas un sort heureux. Le caprice d'une grande dame étrangère, toute puissante aux Tuileries, lui fut néfaste. Cette grande dame, dans un esprit banal et conventionnel de critique, pour mieux faire sa cour au souverain aussi, ne s'avisa t elle pas de dire, avec une moue dédaigneuse, orsqu'on lui montra le portrait de Napoléon III :

—Cela n'est pas mal ; mais cela pourrait être mieux.

Ces simples mots — cruellement injustes — suffirent pour jeter la désillusion dans le clan des familiers. Ainsi qu'ils auraient loué, ils blâmèrent, et le tableau de Flandrin fut expédié au Tribunal de commerce.

Cabanel fut chargé de reproduire, alors, les traits de l'Empereur et l'incident fut oublié au château, — mais non dans le cœur et dans l'esprit de Flandrin.

Très modeste, très consciencieux, il avait des timidités charmantes, et le jour où il eut sa première séance avec Napoléon III, il était demeuré près d'une heure enfermé dans un cabinet, isolé, tremblant d'émotion, avant de paraître devant son modèle. Le dédain injuste qui le frappa fit en lui une plaie qui ne se ferma jamais.

Hélas! combien de fois, à la Cour, le tact fit défaut ainsi envers ceux qui venaient travailler pour le compte des maîtres !

On sait qu'à la suite de la campagne de Chine, on installa à Fontainebleau une sorte d'exposition des objets provenant du pillage du Palais d'Eté, exposition qu'on nomma le Musée Chinois.

Or, comme l'Empereur inaugurait ce musée et que, les travaux terminés, on avait réuni à Fontainebleau les architectes et les ouvriers pour recevoir les compliments du souverain, un chambellan, très ému, s'en vint tout à coup trouver Napoléon III et lui dit :

Sire, je crois devoir informer Votre Majesté que les ouvriers assemblés par ses ordres ne se montrent pas satisfaits.

L'Empereur regarda le messager de malheur.

—Et pourquoi, monsieur, demanda t il, les ouvriers ne sont ils pas contents ?

—Mon Dieu, Sire, l'incident est ridicule, sans doute, mais si ridicule qu'il soit, Votre Majesté doit le connaître : les ouvriers ont appris qu'on boit du champagne dans son entourage, tandis qu'on ne leur a offert que de la bière.

Napoléon III tordit sa moustache, ne répliqua rien et, lentement, s'achemina vers le groupe murmurant.

Lorsqu'il parut, il y eut un profond silence.

Alors l'Empereur s'avança et dit :

—Bonjour, mes amis.

Et comme s'il ne voyait ni les verres remplis de bière, ni les bouteries, il donna l'ordre d'apporter du champagne ; puis tous servis, ayant fait sortir des rangs le plus ancien d'âge de la troupe, il alla à lui, choqua son verre et reprit gaiement :

—A la bonne franquette, n'est ce pas, mes amis, et à votre santé.

L'enthousiasme de ces braves gens n'aurait pu se décrire. En cet instant, selon l'expression d'un témoin, ils se seraient fait casser la tête, sans hésitation, pour cet Empereur qui, non seulement leur donnait du champagne, comme aux autres, les *aristos*, mais buvait ce champagne avec eux.

C'est là un petit fait, sans nul doute ; mais la vie des rois n'est elle point ainsi tissée de petits faits et grands, souvent, par eux, plus que par leurs actes publics ? La philosophie de l'Histoire est là et non ailleurs.

L'Impératrice, quelquefois, mais rarement, secondait son mari dans ces essais de popularité.

C'est ainsi qu'un jour elle reçut dans son atelier deux ouvriers, dont l'un se nommait Villeneuve, qu'elle avait chargés d'exécuter un cadre en bois sculpté, pour un présent à la reine d'Angleterre. L'œuvre étant achevée, elle voulut remercier elle même ces hommes ; mais elle réussissait peu dans ces tentatives de rapprochement avec le peuple. Elle n'avait point l'aisance familière qui est nécessaire aux grands de ce monde lorsqu'ils parlent au peuple—cette aisance que possédait si bien alors Napoléon III et qui le porta si loin dans l'âme de la foule, si profondément dans le cœur de la nation.

Ce fut encore sous l'inspiration de l'Impératrice que furent dessinés les cartons pour le tombeau de la duchesse d'Albe.

Un incident d'un sentiment presque dramatique et qui, certainement, fera quelque impression sur ceux qui ajoutent foi aux présages, vint troubler l'exécution de ce projet.

Le tombeau de la duchesse d'Albe, tout en marbre, devait supporter la sœur de l'Impératrice, étendue, une main sur son cœur et l'autre main, tombante, abandonnée, laissant échapper des fleurs — les fleurs de la vie.

Aux quatre angles du monument, des anges semblaient veiller sur la morte.

Ces anges étaient représentés par les enfants du duc d'Albe et par le Prince impérial.

Or, il arriva qu'en examinant la maquette, la tête de l'ange figurant le Prince impérial se détacha et roula sur le tapis.

A cette vue, l'Impératrice, très superstitieuse, très sensitive, jeta un cri, se recula et, prise d'une crise nerveuse, n'eut que le temps d'être secourue par l'un de ses familiers.

Cette scène,—dont on chercha à atténuer les effets sur son esprit, demeura toujours en son souvenir. L'Empereur lui même aimait peu à ce qu'on la rappelât, et quand on en parlait devant lui et son fils, d'un geste machinal et instinctif, il étendait son bras vers l'enfant, le ramenait tendrement contre lui et caressait ses cheveux blonds. L'Empereur avait pour son fils cette affection simple et sans borne du bourgeois pour le *gosse* qu'il habille en zouave ou en cuirassier et qui marche à ses côtés, avec des manières de petit homme. On raille cette affection. — Elle n'est peut-être point tant ridicule.

J'ai l'ai dit plus haut, l'un des hommes qui, aux Tuileries, sous le second Empire, eurent la charge des Beaux Arts, fut M. le comte de Nieuwerkerke.

Cependant, M. de Nieuwerkerke n'était point aimé de l'Impératrice—une liaison féminine trop audacieuse le désignait à sa suspicion — et le bon entendement de ses ordres se heurtait souvent au peu de goût que la souveraine éprouvait pour sa personne.

Un jour, pourtant, comme l'Impératrice s'ennuyait, M. de Nieuwerkerke lui vint en aide pour chasser son spleen et dès lors il fut le très bien accueilli auprès d'elle.

Se trouvant à Fontainebleau et n'y sachant que faire, les jeux et les promenades se répétant dans une monotonie désespérante, l'Impératrice eut, soudain, l'idée de former un petit musée à son usage particulier. Or, comme pour réaliser ce projet, il était nécessaire d'avoir recours à M de Nieuwerkerke, celui ci, en apprenant l'appui qu'on espérait de lui, fut ravi et, ayant décroché dans les galeries même du Louvre quelques tableaux, il les porta à Fontainebleau.

L'Impératrice, pour le remercier, le retint à dîner, et donna l'ordre à son entourage—le comte n'ayant point d'habit à sa disposition — de ne paraître à table qu'en tenue de ville.

A Fontainebleau, encore, une aventure assez comique et dont le héros fut un artiste, vint égayer, une après midi, l'un des rendez vous de chasse de l'Impératrice.

Un peintre de quelque talent, mais resté un peu bohême, M. Lazerges, avait maintes fois sollicité de la souveraine des commandes.

Malheureusement, une vieille femme de lettres, peintre aussi et actrice même, nommée Mélanie Valdor, qui avait à Paris une sorte de salon où elle recevait un monde assez mêlé — fonctionnaires, écrivains, artistes, plus ou moins à la recherche de la fortune — lui persuada qu'elle était très influente à la Cour et que nul ne saurait mieux qu'elle faire réussir ses désirs.

Le pauvre garçon, un jour donc que l'Impératrice venait de monter à cheval, tandis que les chars à bancs remplis d'invités s'apprêtaient à suivre la chasse, escorté de Mme Valdor, fendit tout à coup la foule contenue par les gendarmes et, dans un accoutrement du plus beau romantique—cheveux démesurément longs, chapeau à larges bords — s'avança vers l'Impératrice.

Mme Valdor prit alors la parole et dit :

—Madame, je vous présente mon ami Lazerges. C'est un peintre de grand talent. Il vous a demandé de l'ouvrage. Il faut lui en donner.

L'Impératrice regarda ce couple fantastique, cingla son cheval et s'éloigna.

Le lendemain, pourtant, après avoir ri de cette aventure, après avoir réclamé aussi contre son impertinence, elle s'informa et, quand elle sut que Lazerges était misérable et ne méritait ni « un excès d'honneur, ni une indignité », elle se fit bonne et bienveillante et le chargea de décorer quelques salles — des dessus de portes — au palais de Fontainebleau.

L'Impératrice Eugénie avait contre les artistes le préjugé du monde et se tenait défiante devant eux, ou plutôt devant leur réputation d'enfants terribles et leur prétendue mauvaise éducation.

L'incident Lazerges n'était point fait, en vérité, pour la détromper, pour la rassurer et, plus tard, un autre artiste — qui reste l'un des plus grands sculpteurs de ce temps — Carpeaux, vint, par ses façons un peu brusques et dépourvues de toute convention, donner une nouvelle force à ses sentiments, à sa réserve.

Carpeaux, dont le génie s'affirmait chaque jour davantage et dont la célébrité s'imposait même à la Cour, avait été prié à l'une des séries de Compiègne et, dès les premières heures de son arrivée, il avait exprimé à la souveraine le vœu de faire son buste.

Mais l'Impératrice — on ne sait pourquoi — n'avait point semblé répondre favorablement à la demande de l'artiste et s'était dérobée à ses instances.

Cependant, Carpeaux, qui tenait à son idée, ne s'était pas découragé et comme, un midi, on venait de se mettre à table pour déjeûner, on le vit entrer dans la salle à manger avec les ustensiles nécessaires à son travail, et se placer en face de l'Impératrice qu'il se mit aussitôt en devoir de modeler.

Cette scène — qui sans doute est présente encore à la mémoire de tous ceux qui assistèrent à ce déjeûner — jeta un profond étonnement une gêne parmi les convives, et l'Impératrice, très irritée de se voir ainsi sculptée malgré elle, ne chercha point à dissimuler son mécontentement. Elle ordonna à un valet d'enlever l'installation du pauvre Carpeaux et le soir même — ce qui manqua peut être d'esprit et de bienveillance, et ce qui fut cruellement injuste — elle faisait dire à l'artiste que, sa chambre devant être occupée par un nouvel hôte il eût à la céder — ce qui, à Compiègne, signifiait simplement qu'on eût à déguerpir.

Carpeaux, peu au courant des usages de la Cour, opéra, en bon enfant, son déménagement, remisa ses malles dans une pièce quelconque et, dans l'insouciance et dans l'ignorance des colères qu'il avait provoquées, reparut le lendemain au déjeûner à la promenade, au dîner et au salon, au grand dépit de l'Impératrice.

La jeune femme eût dû rire et pardonner; elle eût dû être désarmée par cette naïveté d'un homme de talent. Elle eut le tort de se fâcher tout à fait et il fallut qu'un chambellan expliquât crûment à Carpeaux ce qu'on a tendait de lui.

—Alors, s'écria l'artiste, on me f...à la porte, si je comprends bien. Il était beaucoup plus simple, monsieur le chambellan, de ne point m'appeler ici. Je ne demandais pas à venir.

Il avait raison et il s'éloigna.

Mais comme il cherchait ses malles et qu'il ne les trouvait plus, il entra dans une violente colère et oublia entièrement qu'il se trouvait encore à la Cour. Sans le consulter, en effet, on avait porté ses bagages chez le concierge du château.

L'Impératrice était une enfant gâtée alors, et ses désirs étaient ceux des filleules des fées qui demandent à la baguette magique de leurs marraines la réalisation de tout caprice.

Il est une histoire de six fauteuils qui la peint ainsi absolument dans son autoritaire fantaisie, dans l'expression immédiate de sa volonté.

L'Impératrice avait promis à une amie, Mme de M..., de lui offrir une demi douzaine de fauteuils que l'on affirmait introuvables à Paris.

Le mobilier de la couronne consulté, exigeait trois semaines pour leur livraison ; la souveraine eut une belle impatience et déclara qu'il lui fallait ses fauteuils dans les vingt quatre heures.

On se mit en campagne, on bouleversa les ateliers des ébénistes et des tapissiers (un nommé Ternisien était de ces derniers) et les vingt quatre heures n'étaient point écoulées que les six sièges se trouvaient en effet alignés dans le pavillon du lac, à Fontainebleau, où la Cour était alors en villégiature.

Il serait déraisonnable de prêter une importance extrême à un fait de ce genre; mais il montre la tendance d'esprit de l'Impératrice mieux qu'une parade officielle, et il contribue à supprimer tout étonnement, lorsque sa volonté impérieuse se manifeste, hostile, contre un homme tel que Carpeaux, lorsque cette volonté, aussi, s'exerce dans les conseils de l'Empereur pour détourner à son profit la politique même du cabinet des Tuileries.

PIERRE DE LANO.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche.

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX. CHEZ

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHE DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks

GRANDE
REDUCTION
Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
I. F BELANGER
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs

Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Supérieur Jewel"

CHARBON.
Les Meileures Qualités de
Charbon Bitumineux et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Henry
Bloc Russell, Rue Sparks.

ST. LAWRENCE HOTEL.
BAS DU FLEUVE ST. LAURENT.
RIMOUSKI, P. Q.
Offrant aux touristes le confort de la vie en famille, belle place de bains, air pur, belles promenades en voiture, promenade en bateau et lieux de pêche.
Prix raisonnables pour les familles.
A. ST. LAURENT & CIE.
PROPRIÉTAIRES.

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et amenagé tout en neuf.
ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE.

LINIMENT GÉNEAU
35 ANS DE SUCCÈS
MARQUE DE FABRIQUE
Seul Topique remplaçant le Feu sans douleur ni chûte du poil. — Guérison rapide et sûre des Boiteries, Foulures, Ecarts, Molettes, Vessigons Engorgements des jambes, Suros, Eparvins, etc.
Phie GÉNEAU, 215, rue St-Honoré, Paris

Guide d'Annonces.

NOUVEAUTÉS ET MODES
Bryson, Graham & Cie. 146, 154 Sparks.
Pigeon, Pigeon & Cie. 44, 51 Rideau.
Woodcock, 316, 318 Wellington.
John Murphy & Co. 66, 68 Sparks.
E. J. LeDain 332 rue Wellington.
LIBRAIRIE.
P. C. Guillaume, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
Neville & Co. 47 Rideau
ENCANTEUR.
C. Leveque, 71 George
HOTELS ET RESTAURANTS.
Hotel St. Louis, 43 et 45 York
Le Hub, 548 Sussex
BOIS ET CHARBON.
O. Reilly & Heney, Bloc Russell
TOITURES
Douglass et Haines, 234 Wellington
BUANDERIE
L. Bélanger, 100 Rideau.
THÉS
Stroud et Bros, 97 Rideau
EPICERIES.
J. Casey, 294 et 96 Dalhousie
CHAUSSURES.
R. Masson, 102 Sparks.
MEUBLES.
Harris et Campbell, Connor et Queen
PEINTURES.
J. F. Belanger, 159 Bank.
W. Howe, Rideau.
Geo. Philbert, rue Dalhousie.
HORLOGERS.
H. Norez, 30 Rideau.
J. E. Tremblay, 113 Rideau.
CHARROYAGE.
Landry Thompson, Rideau
HARMACIE.
Belanger & Cie. Rideau et Nicholas
ASSURANCE.
A. C. Lariviere 121 Rideau.
CHAPELLERIE.
R. J. Devlin, Sparks
PHOTOGRAPHIE.
Studio, 1 Sparks
S. Jarvis, 141 Sparks
QUINCAILLERIE.
E. G. Averdure, 69 et 75 William

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoïdes Hémorrhagies Inflammations
SERVEZ-VOUS DE POND'S EXTRACT
Demander le Pond's Extract

JONC D'OR SOLIDE
35c. pour un Jonc valant $2.
Ce Jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux merveilleuses d'or solide de 18 carats. Il est garanti ; il gardera son lustre et sa beauté pendant des années. Une garantie "bon-à-vie," est envoyée avec chaque jonc. Il ne ressemble pas au blanc, qu'on vous donne pas satisfaction, et alors on vous remettra votre argent. Ce jonc se vend généralement $2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de $50.00. Pour introduire nos montres et nos bijouteries sous enveloppe ce jonc est en plus notre Catalogue et nos Termes Spéciaux aux Agents, et pour réception de 30c en timbres-poste. L'annonce d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. Couvrez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt. Adresser STARK & Cie., 112 Rue Yonge, Toronto, Ont.

Le remède de Pina pour le catarrhe est le meilleur, le plus agréable à prendre, et le meilleur marché.
CATARRH
En vente chez tous les pharmaciens, ou expédié affranchi à toute adresse contre paiement de 50 sous. E. T. Hazeltine Wm. 10, Pa. A. U. de PA.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE